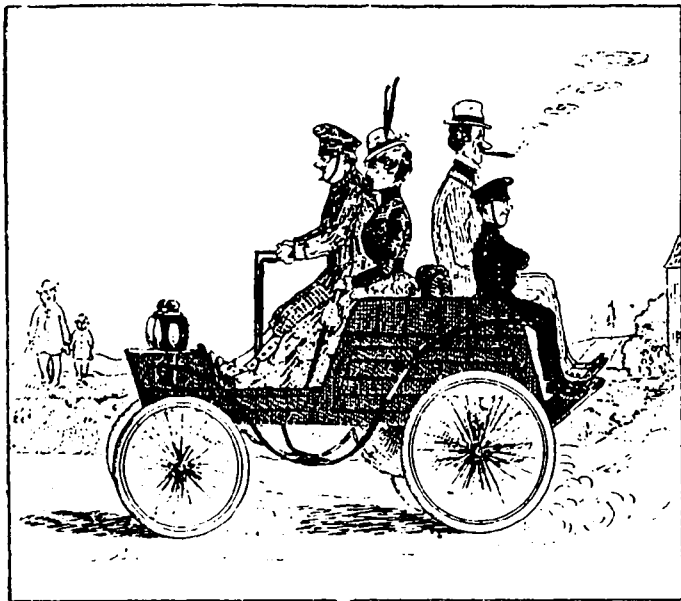
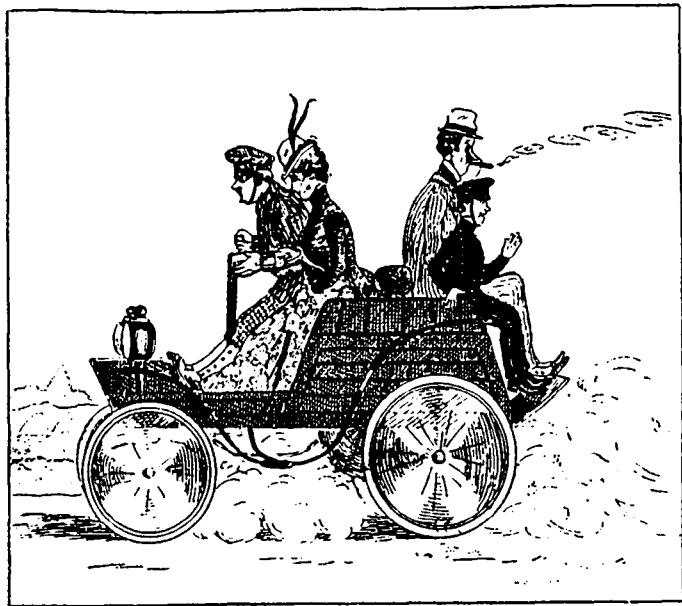


LES PLAISIRS DE L'AUTOMOBILE



I. — DÉPART.



II. — CINQ LIEUES À L'HEURE.

CHIEN D'AVEUGLE

(CONTE D'UN PETIT PLOU-PILOU)

Le sapeur Beaupoil se promène près de l'Académie.

Espère-t-il que son langage pittoresque, métaphorique, et bien personnel, l'y fera entrer quelque jour ? nous ne le pensons pas : il a peu d'ambition, et ce n'est que dans le cas où il serait créé un Institut des *Bees-salés*, qu'il en ambitionnerait la présidence.

En passant sur le Pont des Arts, notre sapeur tombe en arrêt devant l'un des aveugles qui émaillent les trottoirs de droite et de gauche.

Le pauvre homme porte sur sa poitrine un placard ainsi libellé :

*Prenez pitié
D'un porc aragle
Kia a lé zien en portée
Pare 1 bombe
A malle à coffre.*

Diable ! se dit Beaupoil, que voilà un fourbi qui mérite de faire connaissance... on ne sait pas ce qu'on peut devenir.

Il s'approche.

BEAUPOIL. — Eh ! l'ancien... ça roule-t-y, les affaires ?

L'AVEUGLE, d'un ton nasillard. — Prenez pitié d'un porc...

BEAUPOIL. — Surtout, vieux carottier, renforce ta blague... c'est un sapeur dont qu'il t'entretient... un bon zigou du 86.

L'AVEUGLE, *Permanant*. — Tiens, j'avais l'œil distrait... oui, oui, ça boulotte.

BEAUPOIL. — Ah ça, ma vieille, qu'est-ce que c'est que cette histoire d'œil que t'a remporté une bombe avec ?

L'AVEUGLE. — Taïstoï donc... chouette le truc !... ça m'avantage de payer de temps en temps une chopine et du tabac aux camaros...

BEAUPOIL. — Les camaros... ?

L'AVEUGLE. — Oui... je pensionne aux Invalides ; mais j'ai un cabinet en ville où je me transmute en infirme civil.

BEAUPOIL. — Sacré farceur !... Alors, que tu distingues néanmoins comme vous z'et moi ?

LES PLAISIRS DE L'AUTOMOBILE (Suite)



III. — CRAC !... ARRÊT FORCÉ.

L'AVEUGLE. — Y a du pour et du contre... c'est pourtant vrai que j'ai écopé dans une mine autour de Sébasto : après quoi que j'ai resté cécité pendant deux ans, et qu'on m'a collé là-bas... mais que ça a un peu repoussé depuis.

BEAUPOIL, *attentive*. — Pauv' vieille !... pour lors, que c'est de la frime qu'à moitié ?... du moment, prends ça... c'est tout ce qu'y a dans le boursicot, pour le quart d'heure... encaisse toujours.

L'AVEUGLE. — Non, non, laisse donc ; les bourgeois sont là pour un coup...

Beaupoil insiste ; le vieux soldat fait quelque résistance ; enfin, il accepte, sur la promesse que Beaupoil viendra un jour lui faire payer chopine à la cantine des Invalides.

Pendant ce temps-là, un beau chien mouton, à l'œil intelligent, tourne autour d'eux et caresse tantôt l'infirme, tantôt Beaupoil, dans lequel il devine un ami.

BEAUPOIL. — C'est ton toutou, c' chien-là ?

L'AVEUGLE. — Oui ; c'est Azor... mon vieux l'ami ; je l'avais déjà pour lors du coup de chambardement... l'étais juvénile à ce moment ; six mois...

BEAUPOIL. — L'en a une fourrure hisurte !... p'rquoi qu' tu le fais pas tondre ?... y suffoque c'te pov' bête !

L'AVEUGLE. — Oui... a besoin d'un rafraîchissement... (*au chien qui lui lèche la figure*) oui, mon chien... ça s'ra pour toi la première galette... j'crois que j'ai pas loin de la somme.

BEAUPOIL, *après réflexion*. — Garde donc ta douille, fichue couenne !... pas besoin d'faire c'te dépense.

L'AVEUGLE. — Pour Azor !... Ah ! si, que j' la ferai d' bon cœur.

BEAUPOIL. — Non, qu' j' te dis... veux-tu me céder la confiance de l'animal, un moment ?

L'AVEUGLE. — Dès pourquoi ?

BEAUPOIL. — J' vas t' le faire façonner dans les prix doux... et musqué !

L'AVEUGLE. — Crois-tu ?

BEAUPOIL. — Puisque j' t' l' dis... mais voudra p't'être pas v'nir avec moi...

L'AVEUGLE. — Dès l'instant que je lui commanderai... comprend tout, Azor.

En effet, l'invalido dit quelques mots au toutou qui se montre tout de suite disposé à suivre sa nouvelle connaissance.

Beaupoil gagne l'extrémité du pont ; son siège est fait : il a eu l'occasion de remarquer, là, une espèce de juif allemand qui, sur un chapeau horriblement crasseux, arbore l'étiquette connue :

*Tond les chiens
Modère les chats
Va l'en rille.*

Le sapeur passe devant lui, lentement, l'air flâneur, le chien marchant sur ses talons.

L'œil exercé du tondeur s'attache aussitôt à ce client possible ; justement, son maître s'approche du parapet, sans affectation, et s'accoude, comme très intéressé par les faits et gestes d'un taquineur de goujon.

L'homme aux ciseaux juge l'instant favorable pour engager une conversation suggestive.

LE TONDEUR. — Pel animal, monsieur le militaire !

BEAUPOIL, *se retournant, sévère*. — Serait-il probable que cet outrage de "bel animal" fuisse à mon adresse ? que mes oreilles ne me trompent-ils point ?

LE TONDEUR, *protestant, obséquieux*. — Chamais che me bermeddrais !... che feux barler te ce peu gien qui fus agombagne.

BEAUPOIL, *regardant le chien qui s'est couché à ses pieds*. — Que j'abonde unanimement dans votre opinion.

LE TONDEUR. — Che m'y gonnais allez !... mais fus groyez bas qu'il être beaucoup mieux dontu ?